Claire Auzias, historienne et auteure de « Chœur de femmes tsiganes », Egrégores éditions, 2009. Photographies d’Eric Roset

Muze – Dans la préface de votre livre, vous dites que les femmes tsiganes n’ont pas suscité de discours, notamment de la part des féministes, sinon pour parler de domination masculine. Comment expliquez-vous cette absence ?

CA : L’identité des Tsiganes en tant que groupe collectif et social cohérent était absolument inconnue dans les cultures dominantes jusqu’à présent, a fortiori celle des femmes. Seules quelques histoires d’individus pouvaient être connues, comme cette femme peintre Sandra Jayat, une manouche d’origine italienne, amie de Jean Cocteau qui a quitté son groupe pour faire carrière comme peintre et écrivaine. Ces femmes étaient considérées comme des exceptions, comme toutes les femmes d’ailleurs avant le mouvement féministe. Aujourd’hui, les choses ont changé parce que les Rroms ont fait une entrée fracassante dans la conscience occidentale depuis la chute du mur de Berlin. Même si le public l’ignore, il y  un mouvement d’émancipation des Rroms, il y a aussi une participation des femmes à ces mouvements. Il faut comprendre que les choses se passent aujourd’hui sous cette pression-là. Le livre sorti l’année dernière « Je suis Tzigane et je le reste » a fait sensation en France, alors qu’il n’y a rien d’exceptionnel : des femmes tsiganes diplômées, il y en a des tonnes, dans le monde. Il n’y a qu’en France que l’on a imaginé qu’être Tsigane était antagoniste avec être diplômé.

Muze – Quels sont les clichés aujourd'hui les plus lourds à propos de ces femmes ?

C.A : On continue d’écrire à propos des femmes tsiganes des faits non vérifiées : elles seraient horriblement exploitées, aliénées, maltraitées… Alors que la prétendue domination monolithique de ces femmes au sein de leur culture est de plus en plus fausse. Je me suis efforcée de montrer que ce n’était pas vrai en allant chercher des portraits qui démentent ces idées-là. Les femmes tsiganes sont comme les autres : il y a de tout chez elles, des archaïques et des modernes. Il n’y a pas d’uniformité dans les pratiques. Il y a des femmes qui préfèrent une certaine servitude domestique ou qui n’ont pas la force de s’élever contre. Par contre, il y en a d’autres qui sont parfaitement rebelles et émancipées. Elles vivent toutes les situations que nous connaissons dans nos sociétés. Il y a des femmes célibataires, des familles monoparentales, des unions libres brisées, puis recomposées, le partage des enfants, etc. Tout ce que vous pouvez imaginer !

Muze – Le rôle traditionnel de la belle-fille, dites-vous, à évoluer comme dans les autres familles…

Comme dans les autres familles, pas forcément au même rythme. Bien sûr, il y a encore des familles qui vont considérer que ce n’est pas bien de ne pas porter de jupes longues… Alors que si vous regardez les images tout au long du 20e siècle, il y a plein d’endroits sur la terre où les femmes tsiganes n’ont pas de jupes longues. Il existe des photos merveilleuses, de femmes tsiganes à Barcelone dans les 50 où elles sont habillées comme Brigitte Bardot, avec des jupes courtes, les cheveux crêpés, elles dansent le twist... Donc, ces histoires de jupes longues ce sont vraiment des représentants archaïques, totalement fausses et très étonnantes de la part de sociétés occidentales qui se sont défaits progressivement de beaucoup de clichés sur d’autres groupes humains mais sur celui-là, il n’y a rien à faire !

Muze – Pour quelles raisons à votre avis ? Qu’est-ce que cela raconte sur notre besoin de clichés ?

C.A : Je crois que cela vient du fait que nous n’avions pas du tout conscience de l’existence de ces populations au sein de nos sociétés. Comme partout d’ailleurs : dans aucun pays où ils vivent, les citoyens majoritaires se sont rendus compte de l’existence au sein de leur société de populations, à la fois pareilles et distinctes. Les gens les ont ignoré. Il en va aussi de la culture tsigane.

Muze – Justement, à propos de la culture tsigane, comment la définissez-vous ? Selon certains spécialistes, c’est parfois la musique qui prime, parfois la langue, ou le nomadisme, parfois seulement la prégnance du groupe familial…

C.A : Si vous utilisez des outils des sciences humaines, il y a beaucoup d’éléments qui définissent une culture : les croyances, le rôle des femmes, de la musique, de la mort, de l’oralité, il y a un faisceau d’éléments qui fondent la cohérence et une unité malgré l’émiettement et la diversité des différents groupes tsiganes dans le monde.

Muze – Dans votre ouvrage, vous dites que les hommes tsiganes pour la plupart vont préférer la modernité pour leur compagne ou leurs sœurs, que certains vont « tanguer », quant à « ceux qui monnayaient les attributs folkloriques des femmes tsiganes pour maintenir leur niche économique de négociation avec le monde gadjo aisé à divertir devront en effet reconsidérer leurs stratégies marchandes ». Que voulaient vous dire exactement ?

C.A : Malgré le début de prise de conscience dans nos sociétés occidentales, notamment en France, le public continue malgré tout de demander du folklore aux tsiganes. Ils demandent aux femmes tsiganes d’être déguisées en tsiganes, ils leurs demandent de jouer de la musique mais comme des péquenauds, de lire les lignes de la main… Les sociétés occidentales ne veulent pas entendre parler de la modernité des tsiganes. Ainsi, jamais au grand jamais les pouvoirs publics ne favoriseront les besoins des associations tsiganes en matière de droits sociaux, d’éducation au planning familial… Par contre, tous les pouvoirs publics financent depuis quinze ans des festivals très coûteux à condition qu’ils soient folkloriques. On propose aux artistes de véhiculer l’image douce et honorique d’un peuple nomade. Alors que les tsiganes ne sont pas des nomades, ils n’ont jamais été des bédouins. Le pire c’est que certains tsiganes ont fini par le croire, au prétexte qu’ils bougent un peu d’un village à l’autre.

Muze – Selon vous qu’elles sont les combats prioritaires pour l’émancipation des femmes tsiganes ?

C.A : Pour les femmes modernes, engagées, activistes à l’égard de leur propre groupe ou culture, la priorité des priorités, au niveau international, c’est de stopper les mariages précoces. Attention c’est un phénomène en grande régression, mais il y a encore des groupes qui le pratiquent. Les parents choisissent les époux et les filles sont très jeunes, entre 12 et 15 ans. Des féministes tsiganes ont d’ailleurs remarqué que dans certains groupes, récemment, l’âge a encore baissé à cause de la crise économique. Il faut insister sur le fait que c’est un phénomène dans certains groupes, pas partout… Mais c’est un grave problème pour les filles parce que le mariage dit traditionnel, voire archaïque, dans certains groupes, c’est un métier. On ne peut rien faire d’autres de sa vie : quand les filles sont mariées jeunes elles font beaucoup d’enfants et ne peuvent rien faire d’autres que de s’occuper de leur mari et de leurs beaux-parents. C’est un grave problème pour leur développement. Mais cette même femme, après avoir fait 4 ou 5 gosses peut s’enfuir à 23/24 ans, avec ou sans ses gosses pour aller faire sa vie ailleurs et s’émanciper. C’est pour ça que l’on ne peut pas les enfermer dans des schémas figés. Les femmes Rroms activistes ou politiques ont choisi de lutter par l’éducation contre ces pratiques. Elles n’ont pas choisi la voie de la répression, mais la voix de l’évolution de l’intérieur, la punition venant en ultime recours pour faire cesser ces pratiques-là.

Muze – Le mythe nomade est-il pour autant contre-productif pour leur émancipation ?

C.A : Bien sûr que c’est contre productif ! Le mot nomade a été inventé au 19e siècle pour réprimer les tsiganes au nom du fait qu’étant des nomades, ils n’étaient pas des vrais citoyens et qu’il fallait les poursuivre au titre d’ennemis à la nation. C’est un terme exclusivement répressif de la police. Ça n’a pas de réalité d’un point de vie anthropologique : les Tsiganes ne fonctionnent pas comme les Bédouins du Moyen-Orient ou les nomades des Steppes d’Asie centrale. Les tsiganes français qui disent être nomades sont 100 000, soit même pas un quart des Tsiganes en France. Ils vivent en caravane ou des campings, soit toute l’année, soit à mi-temps soit de temps en temps. 100 000, vous imaginez, ce n’est rien ! Et pourtant tous les étés, ils ne trouvent pas de campings ou de parkings pour s’arrêter. Le problème c’est qu’actuellement les tsiganes sont un excellent argument publicitaire pour les politiques, cela leur permet de distinguer les bons citoyens des mauvais, l’ennemi intérieur, etc. Encore une fois, ils servent de boucs émissaires pour alimenter les vieux clichés sécuritaires et racistes nécessaires depuis toujours pour entretenir le mythe d’une France éternelle qui n’a jamais existé, pas plus hier qu’aujourd’hui.